

*

Je pense au père qui attend son enfant, le soir, et prie, en silence. Il ne croit pas en Dieu, le père, mais il prie quand même, parce qu'il ne sait plus vers qui se tourner. Il attend son enfant et l'inquiétude trace en lui des lignes vertigineuses, des phrases et des phrases qui racontent des histoires formidables d'enlèvements, d'accidents, de fugues et de disparitions. Des milliers d'histoires dont le père, s'il était écrivain, pourrait faire un recueil. Il appellerait ce recueil : *Les Mille et Une Nuits...* Ou plus justement, *Les Mille et une nuits où je t'ai attendu*. Et il faut voir, à cet instant, le visage du père, le visage inquiet du père, les cernes sous ses yeux, le visage qui attend et prie ou espère ou simplement se replie autour de ses genoux en priant encore pour que l'enfant soit là, devant lui, sain et sauf.

Je pense au visage d'Anna Magnani dans un film de Pasolini. Nous sommes près de Rome dans des terrains vagues. La mère observe son garçon assis sur un manège. Pendant les quelques secondes où elle ne le voit pas, Ettore se lève. Il descend du manège en marche. Puis... le manège tourne encore. Là où il était assis, il ne reste que l'effroyable vide de l'enfant disparu. Il s'est levé, il est parti, mais la mère n'en sait rien. À ce moment, les

yeux de la mère! Son gamin a disparu, il lui a été volé. C'est ce qu'elle pense, ce que disent ses yeux. Elle se met à courir. Elle crie: *Ettore! Ettore!* Si proche de *Terrore!* Terreur des instants minuscules, d'une mort inimaginable. La mère court après son propre effroi. Elle court après sa peur. Puis, au bout de quelques mètres, elle le voit. Ettore ne s'est pas envolé, pas encore. Il marche gentiment sur un chemin qui s'appelle: *ennui*. Les bras le long du corps. Les pieds à la traîne. Dégaine familière du gosse. La mère s'apaise. L'inquiétude la quitte, mais pour combien de temps?

*

Voici ce que je nomme : Inquiétude.
Veille et terreur qui ne cessent de grandir en nous.
Quiétude que nous espérons,
mais qui nous quitte au fil de l'âge.
Impossible apaisement
dont nous portons le souvenir.

*

C'était il y a longtemps.
Il y a si longtemps, pense-t-on.
Dans un monde d'hier, comme le titre de Zweig:
Le Monde d'hier. Lorsque l'homme était au centre,
la ville autour de lui, et plus loin, maîtrisée, paisible,
la nature, le cycle régulier des saisons.
Cette quiétude passée est à peine un souvenir.
Un âge rêvé qui ne fut sans doute jamais,
mais comment le dire autrement?

Devrait-on dire: ce fut là notre enfance?
Ou plus loin encore, le souvenir
d'un âge de la pensée qui se perpétue en nous.
Âge de l'équilibre, de la raison.
Souvenir de ce que l'esprit de l'humanisme
portait comme conscience et espoir.
C'était ça: un monde bien ordonné.

*

L'inquiétude est le nom
que nous donnons à ce siècle neuf,
au mouvement de toute chose dans ce siècle.
Paysages! Villes! Enfants!
Voyez comme plus rien ne demeure.
Tout bouge et flue.
Paysages!
Villes!
Enfants!

*

L'inquiétude est entrée
dans le corps du père qui attend son fils,
comme elle s'est glissée, un jour, dans le corps des choses.
C'était hier. C'est aujourd'hui.
Ce sera plus encore demain: *Inquiétude* de l'espèce,
des espèces, et de la Terre que l'on croyait si posée,
qui ne cesse de se manifester
sous un jour de colère,
au point qu'on la croirait froissée
ou en révolte.

*

L'inquiétude est le nom
que nous donnons à l'impermanence.
Elle est dans la prière du père qui attend son enfant,
dans l'effroi que dépose en nous l'image d'une mère,
à la périphérie de Rome, dans un film de Pasolini.
Et aussi, dans ce cri : *Ettore!*
Si proche de *Terreur!*

*

À quel moment avons-nous cessé d'être en paix ?
Et que faire, maintenant que nous en sommes là,
tremblants et *tremblés*, c'est-à-dire engagés
si souvent malgré nous dans le vacillement
général des choses ?
Et aussi, cette question :
Que faire des peurs que lève en nous l'inquiétude
de ce qui jadis était stable, immobile ?
Suffit-il de dire à la pierre :
Cesse! Cesse de t'agiter comme un enfant malade!
pour que tout revienne :
La permanence. Le pays. Le souvenir
et la racine.

*

Je me suis juré, enfant, de ne jamais écrire ce mot :
racine. Je me suis promis de ne jamais croire
un instant qu'il y eut, un jour,
une *origine* autre que celle de notre bâtardise

et de tous les trous qu'a laissés en nous
l'histoire du meurtre.
Trous qui demeurent entre les mots.
Je suis de ce parti-là.
Le parti de l'entre-des-mots.
Celui qui s'empare de la langue
en ignorant,
à distance de toute maîtrise.
Celui qui sait qu'un jour,
son savoir, sa sagesse ont été colonisés
par les mots d'une langue qui l'a coupé
à jamais du reste du monde.
Et aussi, de ce qui nous manque :
L'invisible, ce qui ne peut se dire,
ce qui ne pourra jamais être
approprié.

*

Je me suis juré, enfant, de ne jamais écrire ce mot :
racine et je tiendrai ma promesse.
C'est un mot de la consolation
pour ceux qui n'ont plus assez d'esprit pour se tenir,
se soutenir, et survivre à ce règne
technocratique et animal de la modernité.
Je ne les excuse pas. Je ne leur pardonne pas.
Tout est là, à leur portée.
Et moi aussi,
je pourrais être gagné par la peur.
Comme eux, j'ai senti l'attraction de ces mots :
racine, origine, mais j'ai dressé contre eux
un barrage éternel.

Je me suis juré de défier mes peurs.
Ne pas laisser, au fil des ans,
grandir l'amertume et la nostalgie.
Ne jamais dire *terre* ou *pays*
comme s'ils étaient autre chose que des mots volants
et volés à des ancêtres que nous prenons
pour nos pères.

*

Parce qu'il est bon de se raconter une histoire,
de s'inventer des genèses :
Fictions. Fictions innombrables de soi qui s'ajoutent
aux strates de toutes les fictions inventées et produites
par la machine. Et aussi, ça : veiller contre soi,
contre le récit soi-disant de soi et d'un *nous* imaginaire.
Veiller contre l'illusion d'être
de quelque part.

*

Mais partout, écoutez !
De tous les pays de ce continent d'assassins,
où les langues si fières de l'esprit furent
triplement coupables : langues impériales,
coloniales, nationales, où l'on sait, plus qu'ailleurs,
comment les mots fabriquent des tueurs.
Mots de tueurs isolés, que l'on dit *détraqués*
pour s'exclure et se rassurer jusqu'à
ce qu'ils coïncident, ces tueurs,
avec l'esprit du pouvoir, de la culture,
et de la faim.

Partout, ces mots
que je m'étais juré de ne plus prononcer,
les voilà ! Ils reviennent : hier, en Norvège,
ce sont eux qui ont tiré.
Les mots d'un romantisme hagar
et dément de l'Europe depuis la chute du Mur.
L'orgueil fêlé et réarmé dans le cauchemar
d'une pureté culturelle, entretenue, défendue,
soutenue par la démagogie quotidienne et la paranoïa.
Voyez ! L'identité réarmée.
Partout, l'obsession du soi et du non-soi.
Pédagogie ancienne reconduisant
le meurtre.

*

Ici, une île de Norvège.
La surface monstrueuse d'une lente régression
dans une fiction du monde où
chaque être est une cible,
où *Je* est un joueur.

*

J'ai vu, après le massacre de Columbine,
aux États-Unis, les gamins s'emparer
du *joystick* de la simulation.
J'ai vu la scène du massacre rééditée
et rejouée en différé. Les gamins meurtris
jouaient soi-disant pour se guérir
de l'effroi, de l'inquiétude.
Bientôt, croyez-moi,

le massacre d'Utøya lui aussi sera remis en scène.
Il entrera dans le cycle de la simulation.
Nous y sommes déjà.
Des cibles sur un tableau. Partout,
l'homme-jeu comme il y avait
des *hommes-panthères* dans le cahier de Césaire.
Des hommes-jeux et des hommes-
morts.

*

Mais, j'y reviens,
au flottement, au tremblement de l'être,
à l'impermanence de toute chose.
Comment est-ce arrivé?

*

C'était il y a longtemps. Souvenez-vous.
Le temps de Newton, d'une mécanique ordonnée,
d'un ordre des raisons.
Temps fier d'une pensée heureuse
où l'on pouvait classer.
Diviser. Ranger.
Entre le jour et la nuit.
Le chaud et le froid. La lumière et l'obscurité.
C'était il y a longtemps et quel bouleversement!
Celui qui porte encore le souvenir de ce monde-là
se mettra à crier :
Mais comment?
Comment villes et paysages se sont-ils mis à voyager
comme des hommes?

*

Avant, c'est vrai, il y avait un mot : *mesure*.
Ceux qui écrivaient : un monde,
une carte, à *la mesure* des hommes.
Des géomètres partout. Une cité, une éducation,
de la juste *mesure*.
Souvenez-vous aussi : un point à l'horizon,
à *la mesure* de l'œil.
Pensées de Grèce, lumières d'Italie.
Les musées sont pleins de ces images-là.
Grands voyageurs. Croquis. Explorations.
À *la mesure*. Et les mots encore,
clairement et distinctement disposés.
Des mots si justement choisis par l'esprit de progrès
qu'on les croyait transparents. Comprenez :
C'était là où pointait la flèche du temps.
L'esprit, au fil des ans, dévoilerait la mécanique
des *é-s-tres* et des astres.
Bientôt, tout serait clair et bien pensé.
C'était la foi, l'espoir et le calcul ensemble.
L'Univers à *la mesure* de l'homme.
Je me souviens, moi, je n'étais pas né.
C'était il y a longtemps.

*

Mais déjà, quelqu'un dont je ne cesse
de réciter la phrase écrivait :
Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.
Premier acte de notre inquiétude.
Modernité d'une sensation nouvelle du vertige

qui entrainait ainsi, par une phrase,
sur la scène du monde
et qui ne fut suivie de rien.
Qui a construit l'école de cette phrase ?
École de l'effroi, du vertige ?
Qui nous a préparés à vivre avec cette inquiétude ?
Les écoles, les institutions,
toutes ont choisi la voie pleine, meurtrière du progrès.
Toutes jusqu'à aujourd'hui, sans faute.
Mais j'y reviendrai.

*

Aujourd'hui,
nous avons quitté le temps des certitudes.
L'impermanence, le mouvement désormais en tout.
Et aussi, la coupure. C'était après
la Grande Guerre. Allons-y,
revenons une fois encore, une dernière fois,
sur ce siècle que nous avons quitté.
Le refrain du vingtième siècle, les mots de ce siècle
qui nous hantent, ici encore, et je serais tenté de dire,
qui nous poursuivent, là, jusqu'à Utøya.
Cauchemars et orgueil d'une pureté culturelle
hallucinée.

*

Après la Grande Guerre, disons,
ce fut l'heure des grandes résolutions
et de la fin du monde. Ou plus justement,
d'un monde.

Celui que Zweig nomma, plus tard,
le monde d'hier.

*

Déjà, nous étions nombreux à espérer
que ça ne reviendrait pas.
C'était Valéry, les premiers dadaïstes,
les gisants de 14. Ils parlaient de l'Europe.
Du suicide de l'Europe. Suicide des mots
nations, identités, que l'on ne cesse de congédier
et qui reviennent, ici, dans une île,
là, dans un discours, mais partout,
de la même manière.
Après la Grande Guerre qui prit les mains,
jambes et têtes de la jeunesse, certains
firent entendre dans l'art les cauchemars
des tranchées. C'est-à-dire :
ce qui avait physiquement *tranché*
entre le bras et la main, entre les vieilles lignées
et l'avenir, entre les généalogies illusoire
des pays et l'anonymat des villes.
Vous connaissez, n'est-ce pas, cette histoire ?
Nous la récitons infiniment,
comme une messe et un refrain.
Mais qui en porte le sens ?

*

Et pourquoi, me direz-vous, revenir si loin ?

*